KLOAREK LAMBAUL

La ballade que je donne ici sous le titre de *Kloarek Lambaul* est une variante de celle du *Marquis de Guerrand* de M. de la Villemarqué. Si elle n'a pas toute la richesse poétique de celle de cet auteur, elle présente des détails plus circonstanciés sur la rencontre qui eut lieu entre le marquis de Guerrand et le Kloarek Lambaul. Sans autre motif que la jalousie, le fougueux marquis cherche querelle au Cloarec. Cette fois, il trouve à qui parler, car le jeune paysan lui répond sans crainte et toujours victorieusement. Battu à chaque réplique, le marquis souffle dans un sifflet d'argent et aussitôt arrivent dix-huit gentilshommes. Sur un signal donné, ils fondent l'épée nue sur le jeune paysan. Celui-ci, armé d'un *penn-baz* terrible, soutient leur attaque et les fait tous reculer. Qu'on ne s'en étonne pas, le Cloarec est un rude joûteur et, dans cette circonstance, il n'a pas seulement sa vie à défendre, il a mission de sauvegarder et de venger l'honneur de sa fiancée outragée et menacée par le gentilhomme. Sous l'impression de la colère et aussi sans doute encouragé par la présence de celle qu'il aime, le jeune paysan voit ses forces se doubler; il

devient invincible. Le marquis, réduit à l'impuissance, a recours à la ruse et, qui le croirait, à la lâcheté même ; il dit : « Cloarec, jette ton bâton et nous serons amis ! » Le paysan, doux de caractère et simple de cœur, se fie à la parole du gentilhomme et tombe baigné dans son sang. Cette trahison ne resta pas impunie, car la jeune fille, devenant tout-à-coup furibonde comme une lionne, se jette à la tête du marquis et le traîne trois fois par les cheveux autour de l'aire neuve.

De ce moment, tout le prestige du marquis dut s'éclipser et faire place à la haine et au mépris. Ces sentiments, atténués par la légende, semblent avoir dicté les paroles que les gens de l'aire neuve lui adressent d'une commune voix : « Marquis » de Guerrand, vous avez mal fait de séparer ainsi deux » fiancés. » Pour ces hommes, en effet, le Cloarec mort, les fiancés étaient séparés ; mais Françoise Calvé se réservait de rejoindre son amant. Elle arrive chez sa mère et lui dit : « Ma mère, préparez mon lit à la hâte je ne m'en relèverai » jamais. » Elle tint parole et succomba en quelques heures à son chagrin et aux émotions de cette terrible journée. La légende termine en disant : « Que Dieu pardonne aux tré- » passés ! ils sont tous deux sur les tréteaux funèbres. »

C'est à la suite de ce double meurtre que le marquis de Guerrand dut sans doute se retirer du pays où sa présence ne pouvait inspirer désormais qu'horreur et aversion, heureux à cette époque d'en être quitte à si bon compte !

Cette ballade m'a été chantée par Lavanant, journalier des vivres du port de Brest. Cet homme est originaire du pays de Tréguier, pays rempli de légendes, de contes et d'anciennes pièces dramatiques qui, recueillis partout et mis au jour, répandront plus tard, sans nul doute, un nouvel éclat sur notre

pays et sur notre langue. Qu'il en soit ainsi au plus vite et avant l'arrivée du courrier du progrès, de ce serpent de feu dont les anneaux commencent à se dérouler dans la Bretagne !

KLOAREK LAMBAUL

Kloarek Lambaul a lavare
E ti Fieka Galve pa errue :

De mad ha joa 'barz enn ti-ma;
Fieka Galve pe leac'h ema ?

Nag ema du-ze er gampr wenn
O tiluzia he bleo melen.

Kloarek Lambaul p'en deuz klevet
Gant aun diri e bet pignet.

De mad d'e-hoc'h, Fieka Galve,
Ha c'houi deufe d'al leur neve?

D'al leur neve me ne d-inn ket,
Gant ar markiz ounn gourdrouzet.

Gourdrouz 'r markiz pez a garo
D'al leur neve ni a ielo.

Ni iel hon daou d'al leur neve
M'ho pe c'houi drouk, m'em boive.

Markiz Gwerrand a c'houlenne
Dioc'h ar vesaerien er mene :

CLOAREC LAMBAUL

Cloarec Lambaul disait : [vait :
Chez Françoise Calvé lorsqu'il arri-

Bonjour et joie dans cette maison;
Françoise Calvé où est-elle ?

Elle est là-haut dans la chambre blanche
A débrouiller ses blonds cheveux.

Cloarec Lambaul lorsqu'il a entendu,
Par les degrés est monté.

Bonjour à vous, Françoise Calvé,
Viendriez-vous à l'aire neuve?

A l'aire neuve je n'irai pas,
Le marquis m'a fait des menaces.

Que le marquis menace tant qu'il [voudra,
A l'aire neuve nous irons.

Nous irons tous deux à l'aire neuve;
S'il vous y arrive du chagrin, il m'en arrivera aussi.

Le marquis de Guerrand demandait
Aux bergers dans la montagne :

Mesaorien d'in-me leveret Hag ar c'hloarek ho peuz gwelet?	Bergers, dites-le-moi, avez-vous Vu le Cloarec ?
Ia, Aotrou, eat eo dre aze, Fieka Galve oc'h he goste.	Oui, monsieur, il est passé là, Françoise Calvé à ses côtés.
Fieka Galve oc'h he goste; Brava daou zen 'vo 'l leur neve.	Françoise Calvé à ses côtés; Les deux plus beaux jeunes gens qu'il y aura à l'aire neuve.
'nn Aotrou markiz p'en deuz klevet Eunn taol kentr d'he varc'h en [deuz roet.	Monsieur le marquis quand il a entendu A donné un coup d'éperon à son cheval.
Eunn taol kentr d'he varc'h en [deuz roet Ha d'al leur neve ez eo eet.	A donné un coup d'éperou à son cheval Et s'est dirigé vers l'aire neuve.
Markiz Gwerrand a c'houlenne El leur neve p'en em gave :	Le marquis de Guerrand demandait A l'aire neuve quand il arrivait :
Tud al leur neve, d'in leveret, Hag ar c'hloarek ho peuz gwelet?	Gens de l'aire neuve, dites-le-moi, N'avez-vous pas vu le Cloarec ?
'Ma e traon al leur o tansal Ha gant-han ann hini a gar.	Il danse au bas de l'aire neuve Et avec lui celle qu'il aime.
Ema e traon al leur neve, Fieka Galve oc'h he goste.	Il est au bas de l'aire neuve, Françoise Calvé à ses côtés.
'nn Aotrou markiz p'en deuz klevet Eunn taol kentr d'he varc'h en [deuz roet.	Monsieur le marquis quand il a entendu A donné un coup d'éperon à son cheval.
Eunn taol kentr d'he varc'h en [deuz roet Hag e traon 'l leur ez eo eet.	A donné un coup d'éperon à son cheval Et s'est dirigé vers le bas de l'aire.

Markiz Gwerrand a lavare
Na da Gloarek Lambaul neuze :

Kaeroc'h da zillad, herve 'r c'hiz
Evit ma re, ha me markiz.

Aotrou, mar d-ounn-me kaer gwis-
[ket
'r c'horf-man en deuz he gounezet.

Serret voa ho ialc'h p'oa paet
Ha va hini ioa digoret.

Kloarek, d-emp hon daou war ar
[gajou
Daou vaout ha tri re vanegou.

Mar ho gounezez po 'nezho,
Araok ama c'hoari vèzo.

Aotrou, c'houi zo markiz Gwerrand
Ha me zo map eur paizant.

Evidoud te map eur paizant,
Te c'hoar dibab ar merc'hed koant.

Ar merc'hed koant ne zibabann
Da heul ar bleiz ne d-a ann oan.

Me skuiz, markiz, gant ho komzou,
Pegomp da c'hourenn ni hon daou.

Da c'hourenn ouz-id ne d-in ket,
Paotr kalet oud am beuz klevet.

Mar d-eo gourenn a fell d'id-te
Me c'hourenno gant ar c'hleze.

Le marquis de Guerrand disait
Au Cloarec de Lambaul alors :

Tes habits sont plus beaux dans leur genre
Que les miens, quoique je sois marquis.

Si je suis bien habillé, monsieur,
Ce corps a gagné ces habits.

Lorsqu'on les paya votre bourse était fermée
Et la mienne était ouverte.

Cloarec, allons tous deux sur les gages;
Il y a deux béliers et trois paires de gants;

Si tu les gagnes tu les auras,
Mais avant il y aura du jeu ici.

Monsieur, vous êtes marquis de Guerrand,
Et je ne suis que fils de paysan.

Quoique tu ne sois que fils de paysan
Tu sais choisir les jolies filles.

Je ne choisis point les jolies filles,
L'agneau ne suit jamais le loup.

Je m'ennuie, marquis, de vos paroles;
Commençons à lutter tous deux.

Je ne lutterai pas avec toi,
Tu es un garçon solide, m'a-t-on dit.

Mais puisque tu veux lutter,
Je lutterai avec l'épée.

Me'm beuz eur c'hleze hirr ha moan
A drouc'ho d'id, Kloarek, da ruban.

Me'm beuz eur vazik a zaou-benn
A zo, Aotrou, d'ho kourc'hemenn.

'nn Aotrou markiz p'en deuz klevet
'nn eur sut arc'hant en deuz [c'houezet.

'nn eur sut arc'hant en deuz [c'houezet,
Triouac'h digentil n'em gavet.

Triouac'h kleze noaz dic'houinet,
Hini 'r markiz ann naontekved.

Kloarek Lambaul eno ruille
Ann dud-jentil el leur neve.

Ann dud-jentil eo a deche,
He zousik koant oc'h he goste.

Markiz Gwerrand a lavare
Na da Gloarek Lambaul neuze :

Taol da benn-baz brema d'ann [traon
Ha ni vo mignouned hon daou.

Kloarek Lambaul ioa eunn den [klouar
A daolaz he benn-baz d'ann douar.

N'oa he benn-baz d'ann douar [kouezet
Triouac'h kleze noaz zo dic'houi- [net.

Triouac'h kleze noaz dic'houinet,
Hini 'r markiz ann naontekved.

J'ai une épée longue et affilée
Qui te coupera, Cloarec, ton ruban.

J'ai un petit bâton à deux bouts
Qui est, monsieur, à votre service.

Monsieur le marquis quand il a entendu,
A soufflé dans un sifflet d'argent.

A soufflé dans un sifflet d'argent;
Dix-huit gentilshommes sont arrivés.

Dix-huit épées nues se sont dégainées,
L'épée du marquis la dix-neuvième.

Le Cloarec Lambaul repoussait alors
Les gentilshommes dans l'aire neuve.

Les gentilshommes s'éloignaient du
Sa douce belle à ses côtés. [Cloarec

Le marquis de Guerrand disait
Au Cloarec Lambaul alors :

Jette maintenant ton bâton par terre
Et nous serons amis tous deux.

Cloarec Lambaul qui était un homme
Jeta son bâton par terre. [doux

Son bâton n'était pas tombé par terre
Que dix-huit épées nues se sont dégainées.

Que dix-huit épées nues se sont dégainées,
L'épée du marquis la dix-neuvième.

Kri vije 'r galon na ouelche,
El leur neve neb a vije,

O welet al leur o ruia
Gant goad ar c'hloarek o skuilla.

Fieka Galve p'e deuz gwelet
E bleo 'r markiz eo bet saillet.

E bleo 'r markiz eo bet saillet
Teir zro d'al leur gant-han deuz [gret.

'Vid-oud da vea lazet 'r c'hloarek
Ne vi ket well euz va gwerc'hded.

Tud al leur neve a lare
Da varkiz Gwerrand ha neuze :

Markiz Gwerrand, fall ho peuz gret
Dispartia daou zen a eured.

Fieka Galve a lavare
Er ger d'he mamm p'en em gave :

Va mamm baour, grit va gwele
Biken anezhan ne zavann. [buan,

Biken anezhan ne zavann
Pa'z eo maro 'nn hini garann.

Doue ra bardouno d'ann anaoun
Em int ho daou war ar vaskaoun.

Dur aurait été le cœur qui n'aurait pleuré,
Dans l'aire neuve qui aurait été,

En voyant l'aire rougir du sang
Du Cloarec qui coulait.

Françoise Calvé, quand elle a vu,
A sauté aux cheveux du marquis,

A sauté aux cheveux du marquis
Et l'a traîné trois fois autour de l'aire.

Quoique tu aies tué le Cloarec
Tu ne profiteras pas de ma virginité.

Les gens de l'aire neuve disaient
Au marquis de Guerrand alors :

Marquis de Guerrand vous avez mal
De séparer ainsi deux fiancés. [fait

Françoise Calvé disait à sa mère
En arrivant chez elle :

Ma pauvre mère, préparez bien vite
Je ne m'en relèverai jamais. [mon lit;

Jamais de mon lit je ne me relèverai,
Puisque celui que j'aime est mort.

Que Dieu pardonne aux trépassés,
Ils sont tous deux sur les tréteaux funèbres.